

Souvenirs d'Algérie

Service militaire (octobre 1956-décembre 1957)

puis professeur d'histoire et géographie à Batna (Aurès ; janvier 1958-juin 1961)

René Commère

Des cours d'université sur la géographie du Maghreb, et des lectures sur les nationalismes musulmans (*L'Afrique du Nord en marche* de Charles-André Julien, 1954) m'inclinaient à penser qu'en Algérie, comme au Maroc et en Tunisie en 1956, une évolution vers l'indépendance serait inéluctable ; mais pouvait-on l'espérer sereine et pacifique après des débuts dramatiques amorçant l'engrenage sans fin des violences entretenues de part et d'autre par la spirale terrorisme-représailles-répression ? En avril 1957, la brève phase orléanvilloise de mon service m'en a révélé l'horrible ampleur pour des villageois, trop souvent brutalement soumis, le jour aux contrôles suspicieux de l'armée, et la nuit aux exigences et exactions des rebelles.

A Batna, le 16 mai 1958, alors que naissait en Algérie l'euphorie d'une apparente "fraternisation", j'ai trouvé ma classe pavoisée de tricolore et de croix de Lorraine par les élèves non-musulmans. Le lendemain, pour dissiper leurs illusions sur de Gaulle (un pouvoir fort qui materait les Arabes et sauverait l'Algérie française), je leur ai lu des extraits du célèbre discours de Brazzaville (janvier 1944), afin qu'eux-mêmes et leurs camarades musulmans aient une plus juste idée de ses vues humanistes sur le devenir des colonies : "... Il n'y aurait aucun progrès si les hommes, sur leur terre natale, ... ne pouvaient s'élever peu à peu jusqu'au niveau où ils seront capables de participer chez eux à la gestion de leurs propres affaires. C'est le devoir de la France de faire en sorte qu'il en soit ainsi" (*Mémoires*, documents du tome 2). J'ai perçu des réactions d'incrédulité...

Avant l'Algérie (novembre 1955 - septembre 1956)

J'étais sursitaire, appelé à 25 ans dans l'armée de l'air avec la classe 1955/2.

Des 5 mois (novembre 1955-mars 1956) passés sur une confortable base aérienne de l'OTAN en Allemagne, je retiens le peu d'envie des appelés d'aller se battre en Algérie, mais la résignation de la plupart. En mars, ce fut l'échec total d'un appel à volontaires pour départ immédiat, malgré l'insistance des sous-off recruteurs qui passaient dans les chambrées, proposant même aux candidats EOR d'aller encadrer immédiatement de petites unités sans passer par l'Ecole.

Six mois d'EOR ont suivi : avec trente autres "aviateurs" j'ai été détaché à l'Ecole de cavalerie de Saumur pour suivre une formation de chef de section d'infanterie en vue des opérations en

Algérie. Notre officier instructeur, ancien d'Indochine, nous initiait aux tactiques d'une guérilla "offensive" ; "Je vous apprendrai comment ne pas se faire tuer, mais aussi comment ne pas tuer". Malgré cette bonne parole, il n'y avait aucune information sur les réalités humaines algériennes et leur nécessaire "pacification". Comme nous avions des tenues camouflées distinctes de celles des non-aviateurs, on nous faisait jouer en manœuvre le rôle de maquisards. Très instructif, presque ludique !

Six mois de base aérienne à Blida (début octobre 1956 - fin mars 57)

Nous voici quatre de Saumur affectés à la sécurité-défense d'une importante base : organiser les gardes, vérifier les armements, mais aussi administrer nos subordonnés, et instruire de nouvelles recrues, que l'on emmenait périodiquement au tir sur un terrain situé dans les redoutables gorges de la Chiffa. Mais pas plus de notions qu'à l'EOR sur la société algérienne, le maintien de l'ordre et la pacification. Non codifiées par des règlements, ces notions restaient étrangères à l'esprit du militaire ordinaire, moins enclin à conquérir les cœurs des populations qu'à faire jouer les armes.

Pour voir du pays (curiosité de géographe !), j'ai été volontaire pour des convois routiers. Les plus lointains consistaient à escorter en GMC, avec dix hommes et une mitrailleuse, une citerne de kérosène à destination d'Orléansville, à 180 kilomètres. J'étais tantôt chef de convoi, tantôt radio pour contacter les pilotes des deux avions qui assuraient l'appui aérien dans la partie montagneuse de l'itinéraire. Nous sommes toujours passés sans incident.

Ancien pilote, notre capitaine s'ennuyait de façon débonnaire sur cette base. Il nous racontait ses campagnes aériennes, et déplorait l'insécurité qui l'empêcherait d'aller skier comme l'hiver précédent à Chréa (à 20 km). En fait, tombé malade début janvier, son départ en longue permission nous laissa assurer le fonctionnement du service. Revenu en mars, j'ai en mémoire son commentaire en apprenant nos mutations trois semaines plus tard : "Les bons s'en vont, les mauvais restent." C'était un "brave" capitaine.

Les apparences d'une vie civile normale

En rapport avec des circonstances dont on savait peu de choses au niveau local, nous étions souvent consignés c'est-à-dire privés de quartier libre.

Pourtant dès notre deuxième dimanche à Blida, nous avons pu risquer, avec deux anciens de Saumur, une escapade en auto-stop vers les plages de Sidi Ferruch et de la Madrague (à 50 km), mettant en œuvre de façon ludique les recommandations de l'instructeur de Saumur pour conjurer la peur : aller voir ce qui se passe dehors. Malgré les mises en garde des sous-off craintifs (plutôt des rappelés) qui préféraient faire des pétanques sur la base, d'autres nous racontaient qu'en uniforme, l'auto-stop vers les plages marchait bien, la précaution étant de ne pas être seuls. C'est au milieu de légumes, dans la camionnette d'un maraîcher, qu'a commencé l'escapade. Après Zéralda, le relais a été pris par un chauffeur de taxi venu de Babel-Oued, qui nous a cordialement invités à rejoindre un pique-nique familial sur une plage pleine de monde. Journée dont le récit m'a valu les recommandations inquiètes de ma famille et de ma fiancée, qui imaginaient des terroristes aux aguets à chaque coin de rue.

Blida était à une demi-heure à pied, quand il n'y avait pas l'autocar de la base ou que le stop ne rendait pas. On aimait retrouver une ville où la vie continuait, aussi "normale" que possible, nonobstant le couvre-feu et la forte présence militaire : les trains roulaient, on circulait sur les routes, il y avait des vitrines et des terrasses de cafés, des messes le dimanche, des spectacles, des enfants jouant dans les squares, etc. On s'habituaient aux voiles des femmes,

aux silhouettes sans visages de celles qui regardaient le monde d'un seul œil (voir annexe 2 et 3). Pour le cinéma qui donnait le dimanche après-midi deux séances toujours comblées, il était prudent de réserver. Un de mes camarades se trouva une fiancée.

Avril 1957- Trois semaines à Orléansville : les ambiguïtés des ralliements

Muté au Service psychologique (quai de l'Amirauté, avec vue directe sur le vieux port), on m'a immédiatement affecté sans explications à une petite équipe de trois capitaines et d'un commandant travaillant avec l'ethnologue Jean Servier, un "civil" que le Gouvernement général d'Algérie avait mis à disposition de l'armée en 1956 pour conseiller les opérations de ralliements tentées en milieu rural. J'ai appris plus tard que Servier s'était distingué le 1^{er} novembre 1954 à Arris où, spécialiste des langues et coutumes berbères, il enquêtait pour ses recherches ; dès l'assassinat de l'instituteur Monnerot, l'un des attentats qui donnèrent le signal d'appel à la rébellion généralisée, il avait organisé avec des volontaires paysans et des anciens combattants (médaillés) dont il parlait la langue, un groupe d'autodéfense de caractère tribal, qui a été la première harka de l'Aurès. Elle reçut les cinquante fusils dont disposait l'administrateur local (récit au début de son livre : *Dans l'Aurès sur les pas des rebelles*, éd. France-Empire, 1955).

Je me trouvai installé avec lui et ces officiers dans une petite villa d'Orléansville point trop délabrée par le séisme qui avait gravement ruiné la ville en septembre 1954. De là j'ai eu à accomplir diverses missions dont je ne comprenais pas toujours bien le sens ; l'une d'elles fut un aller-retour en hélicoptère pour emporter à Cherchell un paquet de faux numéros du journal clandestin du FLN *El Moudjaïd* (pour moi, une "promenade" inoubliable ; pour Servier, un moyen de repérer comment circulait l'information clandestine) ; une autre fois j'ai eu mission de ramener d'Alger deux 4 x 4 et des tenues de campagne, le tout destiné (je l'ai su plus tard) aux assistantes sociales volontaires pour des missions sanitaires dans les villages ralliés (cf. Servier, *Adieu djebels*, chap. 19). L'un des véhicules coula une bielle dès les premiers kilomètres : pas d'eau dans le radiateur, alors que j'avais vu un sous-officier vérifier le plein et les niveaux. J'ai toujours pensé, mais sans preuve, à un sabotage délibéré de l'intervention à caractère humanitaire de Servier. Est-ce parce qu'une opération analogue et très secrète en Kabylie avait échoué l'année précédente, les armes ayant très vite passé aux rebelles ? (cf. "L'opération oiseau bleu", sujet d'un livre 300 pages de Camille Lacoste-Dujardin, paru aux éditions La Découverte en 1997 ; Servier en critique aussi les acteurs sans beaucoup de précisions dans *Adieu Djebels*, éditions France-Empire, 1958).

C'est en cette seule période que j'ai pu voir des campagnes d'assez près, car nous allions quotidiennement, sous escorte, soit visiter un village rallié, soit assister à la renaissance d'un marché rural, soit participer à l'installation apparemment festive d'une djemaa de village. C'est là aussi que j'ai vu à l'œuvre des officiers SAS qui m'ont paru remarquables de dévouement et d'humanité, ... mais manquant souvent de moyens pour contrecarrer les actions nocturnes du FLN.

Ces campagnes semblaient en effet "pacifiées"... Mais j'ai appris dès l'automne suivant par un des officiers de l'opération rencontré à Alger, que le double jeu et les trahisons avaient là aussi mené à des échecs. En fait, le FLN avait bien compris qu'en laissant faire de telles opérations, il finirait par récupérer les armes, soit avec des complicités dans la population soit par l'intimidation violente. Ce ne fut pas toujours le cas, mais je n'ai pas compétence pour exposer ici les cas du Bachaga Boualem, ou de Bellounis rallié après le massacre de Mélouza (mai

1957), et qui contrôla un temps, avec le soutien de l'armée, de réelles entités territoriales hostiles au FLN, tout en se proclamant nationaliste.

Peu de littérature à ma connaissance sur les opérations dont j'ai été témoin dans les monts du Dahra et du Zaccar ; seulement quelques pages dans le livre de Servier : *Adieu Djebels*, où sont décrites non sans ironie les maladroites et erreurs de chefs et sous-chefs plus enclins à se faire valoir par des succès militaires qu'à comprendre les subtilités de l'action psychologique. Je ne le relis pas sans émotion, car je revois des scènes dont j'ai été témoin. Sa publication en 1958 fut interdite par l'Armée : sans doute parce que Servier stigmatise l'étroitesse d'esprit des militaires, qu'il accuse d'avoir contribué à étendre et aggraver la rébellion : "La guerre se prolonge parce qu'elle a été mal faite, menée par une administration et une armée également inadaptées, également incapables de s'adapter, parce qu'également alourdis de cadres sclérosés" (p. 11). Voir annexe 6



**Ralliement d'un douar
(Beni Rached, 14 avril 1957)**





Commentaire d'après Jean Servier (dans "Adieu Djebels", 1958) : le capitaine du camion-cinéma demande à l'ethnologue son avis sur les films projetés : "Lavez-vous les mains" et un dessin animé de Donald le canard (en anglais). "J'avais les larmes aux yeux, à force de me mordre la langue... J'imaginai : Sur l'écran, Donald et ses neveux cancanent avec l'accent Yankee ; les paysans s'interrogent : Merveille de Dieu, que nous veulent-ils ? Un vieillard s'exclame : "Par moments j'aperçois la tête d'un monstre ! Je me réfugie dans la religion de Dieu et le nom d'Allah"...

De mai à décembre 1957 au service d'action psychologique (Alger)

Une précision : en principe, l'action psy était à destination des troupes ; la guerre psy prétendait combattre l'influence du FLN sur les populations. A Alger, les deux partageaient les mêmes bureaux. (Voir annexe 6)

La permission obtenue fin avril pour mon mariage a mis fin à l'épisode d'Orléansville. Au retour, l'Action psychologique m'a confié des tâches variées, plutôt bureaucratiques (comme : rédiger une synthèse des "rapports sur le moral") ou orientées vers la communication : écrire des articles sur l'Algérie, généralement pour *BLED*, journal distribué dans les armées ; devenir expert autodidacte en magnétophone pour enregistrer - avec intermèdes musicaux - des annonces d'informations pratiques telles que distributions de semoule, d'huile, de sucre, horaires de marchés etc., à destination des haut-parleurs de la Casbah.

A partir du 1^{er} octobre, on m'a chargé de produire et enregistrer chaque matin pour "la voix du Bled" (émission radio destinée aux armées) un bref résumé des informations sur les opérations militaires de la veille ; pour cela j'assistais au briefing quotidien de Salan, dans le grand bureau où se faisait le point des opérations de la veille ; affichées sur un grand tableau, je les notais puis un officier m'indiquait celles dont il ne fallait pas parler ; quand il ne restait que des informations squelettiques, je faisais durer un peu plus la musique. Tâches banales, prétendument inspirées d'une consigne impérative du colonel Goussault, chef du Bureau psychologique : lire et méditer "la guerre révolutionnaire" de Mao Tse Tung, où il est dit que "l'armée doit être dans la population comme un poisson dans l'eau" (cherchez l'erreur !).

L'attentat du casino de la Corniche (9 juin 1957)

Invité avec quelques amis le dimanche 26 mai 1957 par mon commandant (un sympathique et dilettante rappelé), j'étais assis tout contre la scène de l'orchestre, sous laquelle devait exploser quinze jours plus tard la bombe à retardement qui a fait 10 morts et 85 blessés, déclenchant des ratonnades de colère aveugle dans les rues d'Alger : autant de semences fécondes pour de nouvelles haines ! Ce jour-là (dimanche de Pentecôte), le commandant et moi étions d'astreinte au bureau psychologique.

Un revolver embarrassant

Début juillet 1957, mon épouse a pu me rejoindre à Alger, où nous avons vécu en quelque sorte notre lune de miel. J'avais dû trouver un logement garni en ville, très proche à la fois de la Casbah (où l'on n'entraîne qu'en mission) et du centre-ville. Hors service, j'étais en civil. Mais que faire alors de l'arme (un 7,65) dont j'étais responsable ? L'avoir dans une poche rendait impossible l'accès sans problème dans tout lieu où l'on était fouillé par des "palpeurs" : tramway, cinéma, grand magasin, etc. Il fallut donc trouver dans l'appartement une cachette sûre d'échapper à la vigilance de la logeuse. Maquilleuse à l'Opéra, son absence de plusieurs semaines nous a provisoirement épargné ce souci. Ensuite, l'arme restait dans un emballage d'aliments que nous avions la permission d'avoir pour nos petits déjeuners...

A Batna : encore du service dans les unités territoriales

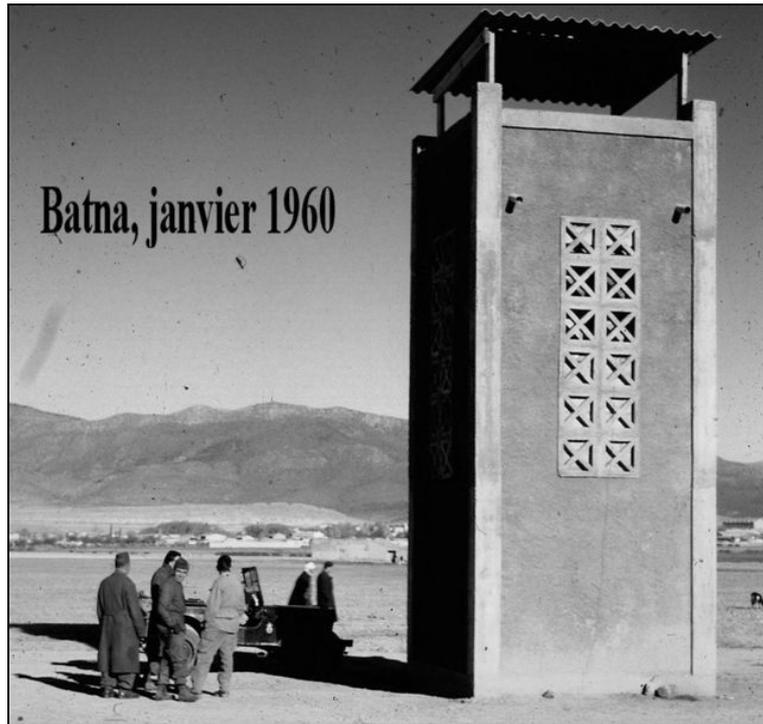
C'était pour les non-musulmans une obligation hebdomadaire de participation au maintien de l'ordre. Pour quelles missions nous redonnait-on durant 24 heures un uniforme et une arme ?

- Première période : la sécurité du "quartier réservé", dans un faubourg. On avait un dortoir dans une école. Etant généralement le plus gradé, j'avais l'impression de commander une troupe d'opérette. Il fallait organiser la garde et des patrouilles ; mais surtout veiller à ce qu'aucun "client" de ces dames ne vienne en uniforme. Et l'on avait à arbitrer occasionnellement leurs litiges.

- Deuxième période : installer trois veilleurs armés d'un fusil-mitrailleur et d'un projecteur dans chacune des tours qui jalonnaient la clôture de barbelés de la ville. Ce corps de garde logeait à 3,5 mètres au-dessus du sol, dans une salle accessible par une échelle extérieure amovible et fermée par une porte blindée. Les guetteurs se relayaient sur la terrasse. Mon rôle consistait à les installer le soir, et à les visiter le lendemain en vue du rapport. Je devais dormir en ville dans un local relié par téléphone à ces tours.

Un matin, le commandant de la place me convoque : "La sécurité a fait la tournée des tours dans la nuit. Elle a retiré les échelles qui n'avaient pas été rentrées. On sait bien que les hommes dorment dans les tours au lieu de veiller. Mais dites-leur au moins de tirer et rentrer l'échelle avant de dormir, s'ils ne veulent pas se faire couper les c..."

C'est que ces hommes, bonnes cibles civiles le reste de la semaine, ne voulaient pas prendre le risque de représailles s'ils s'avisait de surprendre des maquisards en train de tenter le passage et de leur tirer dessus. En échange de quoi, le matin, il arrivait que des chaouïas du voisinage leur apportent le café. Une étrange complicité dont aucun rapport ne rendit jamais compte. Une ambiguïté comme il y en avait tant d'autres dans ce conflit entre deux populations qui pouvaient s'estimer en détail et se détester en bloc...!



**Une tour de guet pour les civils des Unités territoriales : trois hommes équipés d'un projecteur et d'un fusil-mitrailleur. Sur l'efficacité nocturne, voir le texte.
En période de tension, on y plaçait des légionnaires.**



Autre visage de la pacification : l'armée soustrait les populations des territoires difficilement contrôlables à l'influence des maquis rebelles, en les réinstallant dans des villages d'infortune, près des routes fréquentées (ici, de Batna à Constantine).



Des enfants de ce village essayent de gagner quelques pièces en offrant des fleurs aux passants...

Annexes

1 - Dialogue avec un appelé algérien

Dans ma lettre du 17 juillet 1956, récit d'une conversation dans le train Lyon-Saumur avec un appelé algérien revenant comme moi de permission. Il est musulman, né en Algérie ; obligé d'arrêter ses études après avoir eu la première partie du bac technique, il a fait l'apprentissage du métier de tourneur-ajusteur, travaillé à Grenoble puis en Sarre et au Luxembourg. On parle de l'Algérie.

Ce garçon a sa famille à Alger ; son père a été assassiné par les fellaghas. Difficile de lui faire dire quelle destinée il souhaite pour l'Algérie. Il a passé six mois de son service dans les djebels avant de revenir en France pour raisons de santé. Il a vu l'armée des fellaghas se développer et s'équiper aux frais de l'Egypte et des Américains. A son avis, la lutte est sans issue pour la France, et la conduira à sa ruine ou à une révolution... Le destin de l'Afrique du Nord est de former un seul et même bloc, sous la tutelle de l'Egypte. Je lui dis mon scepticisme à cet égard : il y aura mésentente entre les trois Etats pour savoir qui commandera ; d'autre part, pense-t-il qu'une tutelle égyptienne soit conciliable avec l'idée de nation et d'indépendance ?

Il me sort alors une histoire invraisemblable, qu'il n'a pas pu inventer et qui doit provenir de discours pro-arabes : *L'exemple des Etats-Unis prouve bien que des peuples berbères différents peuvent s'unir et prospérer.* Je lui fais observer que les E-U ont une population d'origine essentiellement anglaise et européenne. *Non, me dit-il, il est bien connu que la population américaine est d'origine berbère.* Je lui fais répéter, pour m'assurer de bien

comprendre. J'essaye de savoir où on lui a raconté cela, mais en vain. J'y vais alors de mon petit cours sur l'histoire abrégée des Etats-Unis. Je lui parle du racisme et des noirs aux E-U. Il ne paraît pas être au courant, mais veut conclure en reconnaissant que, *même en Algérie, les moins conciliants pour les musulmans sont ces étrangers, Italiens et Espagnols, à qui on a donné la nationalité française plus facilement qu'aux musulmans, écœurés de se voir distancés par des gens qui sont moins proches d'eux que la France.*

2 - Un samedi après-midi à Blida (lettre du dimanche 16 décembre 1956)

Comment imagine-t-on l'Algérie en France ? Il y a trois mois, je m'attendais à voir les gens avec un air terrorisé, rasant les murs. Les journaux favorisent cette façon de voir.

Hier, j'ai observé les gens à Blida. Le samedi après-midi, toute la population européenne est dans les rues, fait ses courses ; les militaires affluent, ça fait au total une belle animation. Et partout, dans les magasins, sur les trottoirs, les gens plaisantent et ont le sourire. Il y a une école professionnelle de filles à Blida. On voit tout l'après-midi ces jeunes demoiselles déambuler en pérorant, en attendant le train qui les ramènera chez elles, à Alger pour certaines. On n'imagine pas du tout cette ambiance en métropole.

Mais voilà le drame : un ou deux attentats, et l'on voit Blida plonger dans la terreur.

3 - Alarmes à Blida

(lettre du 23 décembre 1956) - Les choses se gâtent. Il y a eu depuis dimanche dernier des attentats et quelques opérations dans le secteur, qui n'a pas été des plus calmes cette semaine. On dit que les aviateurs, qui font en général des patrouilles en ville avec les gendarmes, sont particulièrement mal vus. D'où l'intérêt de renier ses origines et de se mettre en civil pour arpenter les rues.

(25 décembre 1956) - Depuis hier matin la base est consignée. Cela signifie que les cadres logeant en ville ne doivent pas s'absenter de leur domicile, et que ceux qui logent sur la base ne peuvent pas en sortir. Cette consigne a été décidée à la suite de quatre attentats stupides et aveugles hier matin. Les fellaghas ne voulaient pas laisser passer la fête sans se signaler.

4 - Médéa, Chicago maghrébin ?

(Lettre du 27 janvier 1957, au lendemain d'une mission de 48 heures à Médéa) - C'est une bourgade qui serait gentille mais où l'on a la détente plus facile qu'à Blida. C'est comme une ambiance à la Chicago au temps des gangsters. Les chasses à l'homme n'y sont pas rares... D'ailleurs aucun militaire ne peut sortir de caserne sans son casque et son arme, même pour aller acheter des cartes postales ou des cigarettes à la boutique la plus proche... Pas un magasin n'est ouvert à partir du moment où s'est produit l'attentat quotidien. C'est alors mauvais de porter le burnous si l'on est pressé...

5 - Répression de la grève des commerces lancée par le FLN en janvier 1957

(lettre du 29 janvier) - Nous sommes toujours consignés, mais il n'y a guère d'intérêt à sortir en ville. On y verrait les méthodes "XX^e siècle" pour ouvrir de force les magasins : deux trous dans le rideau de fer, un crochet, un câble, un camion ou un half-track, et on tire. Plusieurs de nos soldats ont vu cela. Il y en a dans la bande qui auraient sans doute aimé prendre part au pillage qui, hélas, suit souvent cette ouverture forcée. Il faut dire que beaucoup de

commerçants prévoyants avaient mis leurs marchandises à l'abri ou n'avaient pas renouvelé leur stock...

6 - Le service psychologique d'après Jean Servier (dans *Adieu Djebels*, chap. 18)

(A Orléansville) Les officiers que m'avait affectés le service psychologique étaient très profondément marqués par la guerre d'Indochine et par leur captivité dans les camps viets. Ils avaient été "traités" au lavage de cerveaux. Le commandement en avait mystérieusement conclu qu'ils étaient psychologues, un peu comme s'il suffisait d'avoir des amibes plein le ventre pour devenir biologiste. Ils croyaient à leur mission, aussi imprécise, et incomprise des commandements locaux, qu'elle fût.

Aux échelons supérieurs de cet étrange service régnait une confusion parfaite avec un désir évident d'imiter la compétence... Il eût été plus simple et sans doute moins coûteux de confier la guerre psychologique à une entreprise de publicité privée.

Laborieusement, par cent biais coûteux, l'Armée redécouvrait ce que voici longtemps Lyautey avait appelé le rôle social de l'Officier. Si tous les officiers avaient eu conscience de ce rôle social, l'aspect de la guerre d'Algérie en eût certainement été changé. Mais celui-là rêvait de canons, cet autre de charge à la baïonnette, d'autres d'action psychologique, qui n'était au mieux qu'une médiocre campagne de publicité...

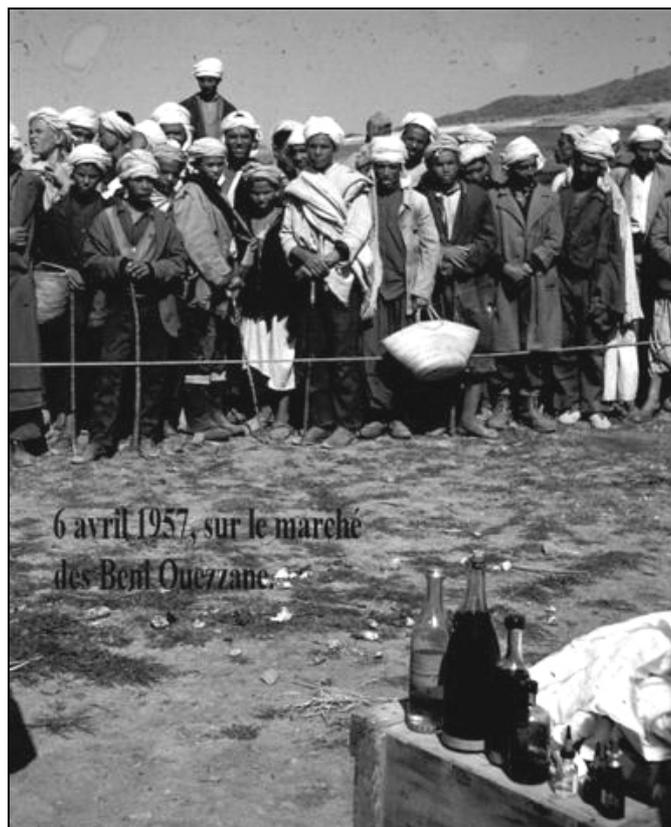
Pendant quelque temps, une fièvre étrange s'empara des unités : opération "tract", opération "pinceau", lâchages de tracts par hélicoptère...

Les paysans ont examiné, perplexes, ces écrits tombés du ciel ; ils les apportaient à l'école coranique. Le Taleb : "C'est un talisman apporté par les anges qui gardent La Mecque." Et il simulait d'annoncer le Coran : "Bientôt les Infidèles quitteront la terre donnée par Dieu aux croyants, ou ils seront égorgés. Louange à Dieu seul. Ceux qui s'appuient sur les Infidèles seront traités comme eux..."

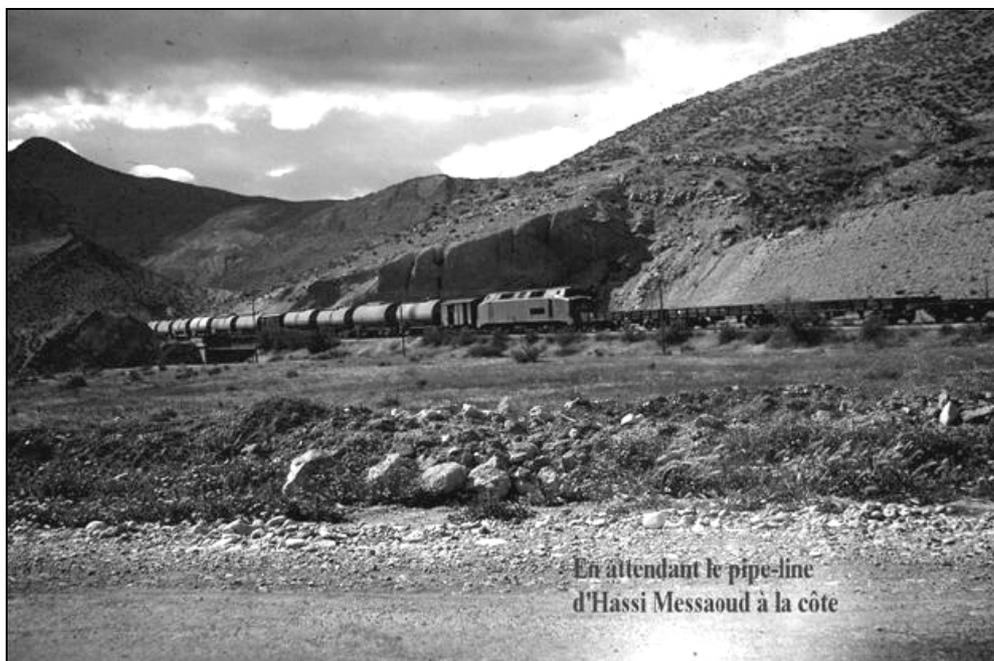
Voilà ce que n'avait ni voulu ni su prévoir le Service psychologique de l'Armée. Des chefs locaux plus réalistes demandèrent des tracts tricolores "avec rien d'écrit, pour éviter toute interprétation tendancieuse"...



Rétablissement d'un marché rural par l'armée, dans une zone apparemment pacifiée.



Un public pour les soins donnés aux enfants par les infirmières-assistantes sociales



Le train quotidien du pétrole, en avril 1959 dans les gorges en amont d'El Kantara. Les wagons vides en avant de la locomotive servent à déjouer les risques de mines ou de sabotage. L'or noir a jailli le 26 juin 1956 à Hassi Messaoud ; il était symboliquement urgent de l'évacuer en prolongeant la ligne Philippeville-Biskra vers le sud, soit un parcours total de près de 700 kilomètres ; solution d'autant plus coûteuse que la sécurité s'achetait par un impôt au FLN ; ce qui n'a pas empêché quelques attentats ou sabotages, comme celui du 17 juillet 1956.



Un mai 58 "festif" dans les rues de Batna. Avec le classique bélier...



Batna, 13 mai 1959

